

## **Le plaisir de nier**

L'article de 1925, « *Die Verneinung* », est l'un des rares textes de Freud où est évoquée une articulation précise entre la psychose et la pulsion de mort. Dans cet article en effet, le négativisme psychotique, défini comme plaisir de nier (*Verneinungslust*) est présenté comme un effet de la désintringation des pulsions, et de la suppression des composantes d'Éros, c'est-à-dire comme une manifestation pure de la pulsion de mort. Par cette brève remarque sur le négativisme, Freud introduit la question de la fonction de la négation dans la psychose et plus en général la question des liens entre la psychose et la pulsion que comme hypothèse de travail, certains aspects cliniques de la psychose, de mort ; questions à partir desquelles il est permis d'envisager, ne serait-ce comme manifestations de la pulsion de mort. Avant tout questionnement clinique de la pulsion de mort, il faut cependant rappeler que celle-ci « opère dans le silence » et qu'elle ne peut donc être saisie directement, mais seulement comme limite et comme au-delà d'Éros, de sorte qu'il semble difficile d'examiner ce que pourraient être les effets cliniques d'une désintringation « totale » des pulsions. Mais sans doute la psychose constitue-t-elle le champ clinique privilégié où se « réalisent » les limites de la dynamique pulsionnelle. De plus le plaisir de nier soulève la question du plaisir dépendant de la pulsion de mort, à moins de considérer le négativisme comme un aspect clinique de la phase de reconstruction et de réinvestissement dans la psychose. Enfin, si l'on considère la pulsion comme mouvement de retour vers un état antérieur, et vu le rôle fondateur de la négation dans la constitution du moi-plaisir et du moi-réalité, on peut s'interroger sur les structures originelles qui se dévoilent dans le négativisme.

D'entrée de jeu, et bien que ce soit par là que Freud conclue son article, il importe de rappeler que « dans l'analyse on ne trouve pas de "non" provenant de l'inconscient » ; car si le « non » est de l'ordre du langage, les modalités cliniques de la négation sont à considérer, en particulier dans la psychose, comme des manifestations des avatars de la

symbolisation.

En reprenant l'article de 1925, le négativisme sera questionné à partir des quatre points suivants :

1. La négation et la Résistance ;
2. La négation et le jugement ;
3. La négation et les pulsions primaires ;
4. Le sujet du plaisir de nier.

### **I – La négation et la résistance**

Freud introduit son exposé par l'évocation d'exemples cliniques de résistance dans la cure, qui traduisent un certain type de refoulement où la dénégation permet l'accès au conscient du contenu du refoulement, sans que celui-ci soit pour autant levé, puisque l'affect demeure refoulé ; la séparation du contenu de la représentation et de l'affect est ainsi rappelée, mais cette séparation doit être précisée. En effet le contenu de la représentation est de l'ordre de la connaissance (*Kenntnis*), de la saisie intellectuelle, du savoir, alors que l'affect peut être considéré comme ce qui « affecte » le sujet, le concerne le plus originellement et même le constitue le plus radicalement. Dans ce mode de refoulement, il y a donc séparation du sujet (énonciation) et de son énoncé. De plus l'adhésion intellectuelle totale (la négation de la négation) ne lève pas le refoulement. La séparation du contenu et de l'affect se précise donc encore comme séparation entre la logique du discours, en tant que système symbolique de médiation et la logique de la signifiante, c'est-à-dire la logique de l'insistance du signifiant à partir de la « *Bejahung* ». Il s'agit donc aussi de la séparation de la médiation en tant que telle et du fantasme.

De plus dans les exemples évoqués par Freud, le sujet attribue son discours à l'autre, qu'il s'agisse d'un petit autre plus ou moins persécuteur ou d'un grand Autre du savoir analytique. (*Abweisung durch Projektion*).

La projection est un aspect fondamental de ce mécanisme de refoulement, puisqu'elle signifie la place de l'Autre dans le discours, au-delà de la résistance. Quoique l'Autre paraisse en quelque sorte dénié, sa fonction originelle dans la parole est ainsi

signifiée d'une manière caricaturale. Le sujet peut approcher au plus près de son désir inconscient, à condition de ne point s'y reconnaître, et d'y reconnaître un autre.

Ce type de refoulement oppose donc d'une manière extrême la plus grande proximité du refoulé par son contenu qui a surgi à la limite « tel quel », et son plus grand éloignement, puisque le sujet est séparé de son discours qui est attribué à l'autre. Il faut insister sur cette proximité du discours refoulé, que Freud évoque d'une manière concrète dans l'exemple du patient à qui il est demandé de dire sa pensée la plus éloignée ; car il s'agit de la proximité permanente du discours que le moi ne peut aucunement reconnaître, et dont le sujet ne peut donc « rien faire » en dehors de la cure malgré qu'il soit en quelque sorte « à portée de la main ».

L'ambiguïté de la résistance qui se dévoile ici est l'ambiguïté même de la résistance imaginaire, en tant qu'elle exclut le retour du refoulé sous une forme symbolique. La résistance par la dénégation dépend donc d'un type de refoulement qui se situe entre le retour symbolique du refoulé et son retour dans le réel.

Cependant nier, c'est « désirer refouler » ; et si l'on considère que le contenu à refouler est de l'ordre de la *Bejahung*, c'est-à-dire proche d'un accomplissement de désir (au sens du rêve), ce que le sujet désire refouler c'est la *Bejahung*, qui est ici trop proche, et qui menace la parole du sujet, en tant qu'elle constitue la limite de la symbolisation. De plus cette symbolisation primordiale est la trace originelle de l'Autre, la tension résiduelle et imperdable de l'inscription de l'Autre, le « corps étranger », métaphore du noyau pathogène. La Résistance manifeste donc la Défense contre un « retour », un envahissement qui menacent le sujet ; elle maintient une distance, un détour, une différence. De ce point de vue le détour minimal par la négation apparaît nécessaire à la constitution du sujet : c'est le cas dans la psychose, en particulier dans le négativisme, où le sujet ne peut se soutenir comme sujet de la parole, sujet du désir, que par un processus de négation répétée.

Quant au sujet de la négation, c'est le sujet de la méconnaissance, c'est-à-dire le moi qui a son origine dans le moi-plaisir primitif, constitué à partir du bon et du mauvais. Ce partage « paranoïaque » se retrouve dans l'opposition entretenue par la négation entre un sujet « vide », « purifié », qui méconnaît ce qu'il doit à l'Autre, un sujet aussi proche que possible de l'absence de tension interne, et le discours de l'accomplissement du désir, discours parfaitement connu, donc savoir mort, par l'effet de son attribution à l'Autre. De

ce partage dépend aussi l'organisation spatiale de la subjectivité, spatialisation ainsi marquée originellement d'étrangeté et d'hétérogénéité par rapport au moi.

La résistance qui se manifeste par la dénégation répond donc à la menace du retour et du dévoilement de ce dont le moi est à la fois la doublure et le masque. L'excès de dénégation qui se signifie dans le négativisme est ainsi corrélatif du retour du refoulé tel quel, en tant que « *Bejahung* ». La résistance a donc une double fonction : résistance contre l'effondrement du sujet par envahissement de l'autre, résistance contre le manque de l'Autre. Dans les deux cas le détour par le moi est nécessaire à l'avènement du sujet, mais au prix et au risque d'une méconnaissance de ce qui fonde le sujet comme sujet désirant. Et c'est pourquoi, plus le contenu du désir inconscient est reconnu tel quel, plus l'énonciation demeure refoulée, et en conséquence, plus le discours révèle son altérité, jusqu'à sa matérialité ; pour finir plus le sujet est parlé. L'aporie du moi, c'est que plus il nie, plus il exclut le sujet pour faire surgir l'autre. La négation comme modalité extrême de résistance, pour défendre le moi, nie le sujet du désir, c'est-à-dire paradoxalement rend l'Autre toujours plus envahissant. D'où le cercle vicieux d'une négation qui s'entretient elle-même.

Mais s'il y a « plaisir de nier », cela veut dire qu'il y a investissement de la résistance elle-même, ou plus précisément investissement du procès du refoulement ; il y a donc investissement de ce qui doit nier le plaisir, ce qui détermine encore la négation à se nier elle-même. Dans la psychose cependant, le discours tend à se constituer comme objet de satisfaction, à partir d'un défaut de symbolisation, ce qui implique que le manque symbolique soit pris comme destruction réelle du discours. De plus la résistance contre l'effondrement du sujet par envahissement de la « chose » s'appuie sur une médiation défaillante en quelque sorte infiltrée de la chose. C'est en ce sens que le discours lui-même est investi comme « chose ». Cela aboutit à deux modalités délirantes de la symbolisation : d'un côté l'organisation paranoïaque du partage spatial de la subjectivité, de l'autre la destruction du discours.

Si donc la pulsion de mort s'affirme dans le plaisir de nier, c'est d'une part en tant que le sujet se constitue comme n'étant rien de tout ce qui se dit, jusqu'à la destruction du discours qui fonde son désir, c'est d'autre part en tant que le sujet s'identifie comme élément fixé, déterminé d'une spatialisation paranoïaque.

En définitive, c'est cette présence « traumatique » de l'Autre au lieu de la

*Bejahung* qui détermine l'enracinement de la résistance dans le « masochisme primaire » et dans la « réaction thérapeutique négative ».

## **II – La négation et le jugement**

Le paradoxe du jugement, c'est de constituer l'activité de la pensée au service du principe de plaisir, tout en nécessitant l'indépendance de la pensée du principe de plaisir. Ce paradoxe s'éclaire de ce fait que le jugement s'élabore à partir de ce qui originellement est exclu du principe de plaisir.

*L'indépendance de la pensée du principe de plaisir* : c'est le symbole de la négation, le « non », qui permet l'indépendance de la pensée du principe de plaisir ; la médiation ne peut donc fonctionner en tant que telle, qu'à l'intérieur du « cercle » de la négation, c'est là que son fonctionnement en quelque sorte autonome est possible, autour de sa loi interne. S'il n'y avait le symbole de la négation, le refoulement aurait pour conséquence que la pensée demeurerait trouée, morcelée, divisée d'une manière parfaitement discontinuée, entre des parties refoulées et des parties désérialisées, mortes. On peut remarquer qu'à l'intérieur de ce « cercle » les représentations sont équivalentes, car dépourvues d'affect, ne concernant pas le sujet ; elles ne peuvent donc donner lieu à des effets de signification. Cela veut dire que l'automatisme de répétition, l'insistance du signifiant n'y peuvent opérer. Il s'agit d'une pensée dont le sujet est exclu, qui s'élabore « hors » du sujet, mais qui peut se constituer globalement comme « objet », comme « autre », pour le sujet. La désérialisation et en général la désintrication des pulsions sont donc rendues possibles par le symbole de la négation.

On peut imaginer une situation, et c'est le cas dans la psychose, où la pensée est soit entièrement soumise au principe de plaisir, soit totalement indépendante de ce principe. Dans la première éventualité la pensée tend à s'identifier à la symbolisation primordiale, dans la seconde éventualité la pensée est totalement désérialisée, les représentations y sont donc équivalentes et parfaitement substituables les unes aux autres. Cela tend à faire de tout le système du langage, soit un système voué à une différenciation tellement indifférente qu'il tend à l'indifférenciation, soit un système qui se simplifie jusqu'à l'unité d'un seul mot. Dans tous les cas, la désérialisation totale du langage a pour conséquence qu'il ne « dit » rien au sujet et qu'il se constitue comme champ exclu du principe de plaisir, comme altérité traumatique.

Le négativisme peut donc avoir deux sens opposés du point de vue de la déssexualisation de la médiation symbolique. Il peut signifier l'exclusion d'une pensée totalement déssexualisée jusqu'à l'état d'objet « traumatique », étranger au plaisir, comme il peut signifier, en tant que « plaisir » de nier, la tentative de resexualiser le procès de la négation, donc le procès de la déssexualisation. Dans ce dernier cas la négation ne peut que s'entretenir elle-même.

Il est permis de rapprocher le pur fonctionnement de la négation de l'activité de la pulsion de mort, si l'on considère la fonction de la négation dans la parole. Remarquons d'abord que la négation ne s'oppose pas symétriquement à la *Bejahung*, puisqu'elle présuppose celle-ci, mais en tant qu'ayant son origine dans l'expulsion et la pulsion de destruction, elle représente le travail de la mort dans la « *Bejahung* », le travail de la mort dans la parole, le travail de la mort inhérent à la parole.

« L'affectif dans ce texte de Freud est conçu comme ce qui d'une symbolisation primordiale conserve ses effets jusque dans la structuration discursive. Cette structuration, dite encore intellectuelle, étant faite pour traduire sous forme de méconnaissance ce que cette première symbolisation doit à la mort. » (Jacques Lacan).

De plus si la négation permet l'activité de la pensée, comme indépendante du principe de plaisir, elle permet le fonctionnement de la « *Bejahung* » comme symbolique. Mais de ce point de vue elle constitue la parole comme pression de déssexualisation, et le sexe comme ce qui pour être parlé doit d'abord être dénié. La pensée comme nécessitant la « neutralisation » du principe de plaisir, donc d'Éros, s'apparente à la mort. Livrée à elle-même dans le cercle de sa neutralité, qui est son essence profonde de médiation, elle ne peut que se détruire elle-même, rencontrer son impossibilité. Pour fonctionner, la pensée doit être déssexualisée, mais ce faisant elle dévoile une fonction mortifère.

À l'opposé la « *Bejahung* » est le travail d'Éros, la « liaison » d'Éros ce qu'il y a de plus indestructible dans la parole du sujet, ce qui rend possible la parole d'un sujet par opposition au système du langage, elle est donc la résistance à la pulsion de mort, le désir en tant qu'articulé à une première symbolisation ; elle s'oppose donc à l'errance infinie, à la différenciation indéfinie de la pensée déssexualisée.

On peut donc dire que dans la psychose, si nous admettons l'hypothèse de la désintrication des pulsions, la parole oscille entre l'automatisme de répétition, comme « *Bejahung* » réalisée et l'errance sans objet du discours. Dans les deux cas cependant la

parole est d'autant plus indestructible, qu'elle est attribuée à l'autre, « qu'elle vient du dehors » et qu'elle se constitue ainsi comme une « chose » envahissante, menaçant le sujet de destruction. Car elle est alors au plus près du réel « toujours là ».

*L'origine du jugement :*

La fonction du jugement s'élabore en deux étapes :

1. Le jugement d'attribution, qui vise à la constitution du « *Lust-Ich* ».
2. Le jugement d'existence qui est corrélatif de la constitution du « *Real-Ich* ».

a) Le jugement d'attribution départage le bon du mauvais, l'utile du nuisible selon le principe de plaisir. Le moi-plaisir a comme première qualification d'être le « bon-dedans », s'opposant ainsi au « mauvais dehors » (ce qui est refusé par le moi, étranger au moi).

À partir d'un état indifférencié, où « le mauvais, l'étranger au moi lui est d'abord identique », le moi-plaisir se constitue comme organisation des voies du plaisir. Le « dedans » est donc la possibilité du plaisir, le « bon », cependant que le dehors est originellement l'impossibilité radicale au plaisir, le « mauvais », qui n'est d'abord d'aucune façon la « réalité »..., mais plutôt le « réel » au sens lacanien, ce qui est exclu de la symbolisation primordiale. La négation peut donc être considérée comme la trace de l'hétérogénéité originelle entre le moi et le réel.

b) Cependant un tel « *Lust-Ich* » ne peut que se heurter à une trop grande limitation de ses possibilités de plaisir, d'où la constitution du « *Real-Ich* », en tant que moi chargé de trouver l'objet de satisfaction, dans ce qui lui est fondamentalement étranger, dans cette « réalité » qui vient à la place du « dehors ». Le « bon » perdu qui était originellement du dehors, étranger au moi (traces de l'Autre) est ainsi à retrouver dans la réalité.

Le « bon perdu » ne peut être retrouvé dans la réalité que si la métaphore paternelle constitue ce champ comme lieu de la retrouvaille. C'est en effet la métaphore paternelle qui constitue le réel comme « réalité » pour le principe de plaisir. C'est aussi la métaphore paternelle qui fait du discours un procès métaphorique, qui l'érotise, qui l'enchaîne à la logique du fantasme. C'est en ce sens que l'on peut dire que le discours du

double sens est l'authentique médiation comme entrecroisement du symbolique, de l'imaginaire et du réel. Car le père dans son existence réelle a une fonction imaginariante, comme démentis de l'impossibilité du réel, à l'origine de la croyance en un passage possible à travers le réel. La « *Bejahung* » peut fonctionner comme forme fixée, éternisée, intemporelle du trauma, comme pur chiffre du trauma, si la métaphore paternelle ne la fait pas fonctionner comme symbolique. Elle peut demeurer ainsi comme une limite absolue à la pulsion de mort, comme mort impossible.

Dans la psychose on peut admettre que ce qui est exclu du moi-plaisir, reste un pur « dehors », mauvais, c'est-à-dire cette première forme de la réalité, définie par Freud comme lieu des quantités externes.

Cependant dans le négativisme on trouve une première forme de symbolisation et de neutralisation de ce « dehors », assurée par le « non ». Mais dans ce cas le discours est centré sur lui-même, comme procès de négation, et les mots qui symbolisent ce champ du dehors, sont équivalents, d'où l'égaré de la pensée dans le « dehors », l'impossibilité de la retrouvaille de l'objet. Le « non » vient donc à la place du nom-du-Père.

Le plaisir de nier, comme plaisir retrouvé dans la négation est ainsi le plaisir d'une certaine symbolisation du dehors où le dehors « parle » au sujet ; mais le pur rejet, la pure expulsion du dehors comme mauvais sont ici la source du plaisir ; et comme il n'y a pas de « métaphore » pour érotiser ce dehors, pour le constituer comme lieu de détour et de retour, et pour représenter un lien possible du dedans et du dehors, le moi ne peut qu'éternellement s'en exclure. De plus si à la limite, le « mauvais » rejeté est tout ce qui est exclu d'un principe de plaisir absolu, la symbolisation primordiale elle-même est rejetée, comme première voie du plaisir qui ne peut se confondre avec celui-ci. C'est ce qui se passe dans le négativisme. La possibilité du plaisir s'annule ainsi par expulsion de ce qui le rendait possible, et cela au nom d'un principe de plaisir absolu. La pulsion de mort est à introduire ici comme au-delà du principe de constance, comme mouvement de plaisir, par diminution absolue de la tension, transgressant la constance nécessaire au plaisir lui-même. Peut-être y a-t-il à envisager dans ce mouvement total d'expulsion, l'éblouissement fulgurant à la fois du plaisir et de la brève ouverture du sujet.

### **III – La négation et les pulsions primaires**



La négation est la forme symbolique, selon Freud, de deux ordres pulsionnels :

1. La pulsion orale de cracher, qui a la signification plus générale d'une expulsion

hors du moi

2. La pulsion de destruction, comme forme de la pulsion de mort.

a) Notons que la pulsion orale de l'expulsion hors du moi est au service du principe de plaisir, puisqu'elle est constitutive du moi-plaisir, et qu'elle peut être rapprochée d'un plaisir d'organe. Mais en tant que « pulsion » elle ne peut être considérée comme pur plaisir d'organe, puisqu'il s'agit d'une activité originellement symbolique (ne serait-ce que comme expulsion du mauvais). Dans le négativisme, on peut admettre au contraire qu'il s'agit d'un pur plaisir d'organe, c'est-à-dire d'un plaisir centré sur l'expulsion elle-même. Et si cette expulsion dépend de la pulsion de destruction et de mort, il s'agit alors d'une expulsion qui va jusqu'à l'annulation de l'organe qui expulse. Mais en ce qui concerne la psychose, on retrouve ici l'ambiguïté de toutes ses manifestations. On peut considérer qu'il s'agit d'un pur procès de destruction, de « déliaison » du corps, ou plus précisément d'une décharge des tensions dépassant le minimum exigé par le principe de plaisir (le principe de constance). Ce minimum au niveau corporel, c'est l'organe qui expulse. On peut considérer d'autre part que l'expulsion est un effort de symbolisation du corps, d'érogénéisation. Mais dans ce cas encore, l'organe qui expulse est lui-même le lieu d'un trop plein d'excitation. On rejoint ici le problème général de l'érogénéisation du corps évoquée par Freud à propos de l'hypocondrie dans « Pour introduire le Narcissisme ». L'hypocondrie y apparaît comme l'érogénéisation d'un organe par l'effet de la stase de la libido, dans le cas de la psychose ; il s'agit donc d'une tentative de « liaison » érogène des quantités, en vue de leur décharge, c'est-à-dire d'une amorce de symbolisation du corps, « d'ouverture » d'une zone érogène. Mais dans le corps négativiste la zone érogène n'est pas la trace de l'Autre ; elle est l'organisation du corps à laquelle se confond le sujet, comme coupure et menace de morcellement, ou elle se constitue répétitivement comme corps étranger à expulser.

On peut encore considérer que si la négation est la forme symbolique d'une activité pulsionnelle, qui peut aussi bien représenter le pôle régressif du procès symbolique de la négation, et que si la psychose s'affirme tout à fait en général comme défaut de symbolisation, alors la négation dans la psychose tend à se constituer comme

un acte de partage et de délimitation, puis comme un acte de destruction. L'insistance du signifiant dans le discours, comme insistance de ce que le discours doit à la mort ou au réel, et l'hétérogénéité irréductible du discours et de la pulsion, se transforment en pure fonction du corps, qui n'est pas une fonction « biologique », mais la « réalisation » d'une métaphore de rejet hors du moi. Il y a « réalisation » de « l'*Ausstossung aus dem Ich* », hétérogénéité absolue entre corps propre et choses, qui demeurent elles-mêmes séparées, comme purs produits de l'expulsion. Le corps ne se différencie lui, qu'en s'expulsant lui-même. Le corps au négativisme est donc un corps qui ne peut qu'expulser tout contenu, qui cherche l'impossible vide. Car le trop-plein à évacuer et qui se situe au lieu même de l'organe qui expulse, c'est soit un excès de « quantités » par défaut de maîtrise, soit un excès de liaison (narcissique) empêchant l'ouverture érogène du corps. Du reste la « stase de la libido » est à rapprocher ici de la « stase de la pensée », à laquelle le jugement est censé mettre fin, dans les deux cas il s'agit d'un défaut d'organisation symbolique (érogène), soit du corps, soit des mots.

b) Les pulsions de vie et de mort. Revenons encore sur ce fait que la *Bejahung* en tant que substitut de la « Verneinung » est apparentée à Éros, la *Verneinung* comme suite de l'expulsion étant apparentée à la pulsion de destruction (de mort), et trouvant sa forme pure dans le négativisme.

On peut donc opposer la vie, symbolisation primordiale (*Bejahung*) au service du principe de plaisir, et la mort, ce qui est exclu de la symbolisation primordiale, forme et lieu de l'expulsion. Mais il y a ainsi plusieurs lieux de la mort : mort du dehors (Quantités extérieures traumatiques, monde inorganique dépourvu de tension), mort du dedans (masochisme primaire, comme destruction interne, quantités non maîtrisées) et surtout deux formes de mort :

- La mort traumatique qui recouvre le jeu des tensions extrêmes, est proche d'un état d'intensité absolue, et s'apparente à la limite à une « vie » hyperintense, intolérable. Du reste sur la voie de retour à l'état antérieur, cette vie hyperintense de la mort traumatique est aussi rencontrée comme l'un des « moments » de l'origine, comme le pôle non symbolisé de l'origine, l'au-delà de l'automatisme de répétition. Cette vie est envisagée par Freud comme cet état le plus originel où « ce qui est mauvais, ce qui est étranger au moi, ce qui est hors de lui, lui est d'abord identique ». Elle est donc antérieure à la *Bejahung* ; elle subsiste dans ce qui est expulsé hors du moi, comme reste du trauma, c'est-à-dire à l'extérieur, comme « réel », et à l'intérieur comme « masochisme primaire »,

ce qui permet de dire que tout le champ de la symbolisation n'implique pas seulement une absence, mais un excès traumatique originel.

- La mort de la maîtrise totale, la mort d'une *Bejahung* totale, où le sujet se confond avec la *Bejahung*.

Ces différentes figures de la mort, qui sont aussi différents moments de l'origine, témoignent de la complexité et de l'ambiguïté de cet état antérieur visé par la pulsion : ambiguïté aussi des « états » de vie et des « états » de mort. Entre la mort de l'état inorganique et la vie de la liaison du désir, on peut intercaler le « trauma » qui semble participer de la vie et de la mort à leur paroxysme

- paroxysme de la mort par destruction et morcellement ;

- paroxysme de la vie, dans l'intensité des tensions extrêmes, soit de la douleur, soit de « l'éblouissement » de la décharge totale.

Sans doute est-ce à travers ces deux paroxysmes que peuvent être évoqués les rapports de la jouissance et de la mort.

#### **IV – Le sujet du négativisme**

Le sujet du négativisme semble poursuivre une double finalité ; d'une part l'anéantissement, la destruction de tout ce qui est ; d'autre part, une différenciation absolue, en tant qu'il se constitue comme n'étant rien de tout ce qui est, jusqu'à se constituer comme hétérogène à lui-même. Cela implique une transgression fondamentale, le fantasme de « trouser » tout énoncé. Mais il ne s'agit pas tant de l'énoncé de l'absence de loi, ce qui constitue déjà un paradoxe, que de l'évocation d'une loi non énoncée, infirmant toute loi énoncée et énonçable. Cette loi non énoncée est donc celle supposée qui s'oppose à la toute puissance de l'affirmation totale, la négation ménageant la possibilité d'un au-delà de l'affirmation. Comme effort de symbolisation, la négation est donc corrélative de la toute puissance et de la détermination absolue de l'accomplissement. Le négativisme est donc la négation de la toute puissance, ou l'affirmation d'une toute-puissance « autre ».

Cette « transgression » rejoint Éros « trouble-paix », puisqu'elle trouble tout ce qui se fixe, s'organise, se lie ; tout ce qui se lie en une unité commune (loi). Cette

transgression (négation et destruction) trouble donc Éros lui-même, en tant que liaison, car il s'agit de l'au-delà traumatique d'Éros, dont Éros est la liaison et qu'il retient entre ses mailles. Nous retrouvons donc une déliaison s'opposant à l'excès de liaison ; plus précisément l'excès vital de déliaison (Thanatos) s'opposant à l'excès mortel de liaison (Éros). Cependant, c'est la parole elle-même qui est l'objet de la négation destructrice, dans la mesure où c'est le résidu verbal lui-même qui apparaît comme la chose envahissante et imperdable. Dans certaines formes de schizophasie, la destruction du discours se précise donc en destruction de la forme même de l'énoncé de la négation ; au-delà il n'y a que le silence ou le bruit.

L'excès mortel de liaison, cela veut dire que la parole ne fonctionne pas symboliquement, qu'il y a défaut de refoulement originaire, défaut de vide, impossibilité de la perte et de la mort, et au contraire envahissement répété d'un monde trop plein. D'où l'écartèlement du sujet entre la pure loi de la répétition de l'interdit et de l'impossible, et la pure voix d'un corps non symbolisable.

Mais revenons au jugement d'existence pour préciser les relations de la parole et de la réalité dans le négativisme. Le jugement d'existence concerne l'existence dans la réalité d'une chose perdue. Mais si la réalité est le champ de la retrouvaille possible de l'objet, toute chose supposée exister dans la réalité, y existe en tant que menacée de disparition, le jugement d'existence est donc un jugement de non-disparition.

Le jugement d'existence est aussi un jugement d'inexistence : à l'intérieur il y a les choses qui peuvent ne pas exister dans la réalité, à l'extérieur il y a les choses qui ont pu disparaître ; la réalité est ainsi ce qui peut infirmer l'existence de l'intérieur, l'existence des choses bonnes. Or ces choses bonnes n'existent d'une manière absolue que dans la représentation et surtout dans le langage. Le doute surgit dès qu'il est question de leur statut dans la réalité. Mais les représentations, dit Freud, proviennent des choses de la réalité (perceptions), donc le doute concerne aussi bien leur inexistence. Ce qui « existe » dans la représentation, dans le langage (*Bejahung*), implique le doute quant à son inexistence.

On retrouve ainsi l'ambiguïté du langage, d'impliquer une absence, une perte irréductible, et en même temps de retenir ce qui est perdu, de constituer la perte en tant que telle comme problématique. Il en est évidemment de même de la « *Bejahung* », comme ensemble de traces ineffaçables et seulement refoulables, traces d'une absence

mais aussi d'un envahissement originel, envahissement répétable (possession ou accomplissement). La symbolisation, l'accès à l'objet à partir du symbolique, ont pour effet qu'il y a excès à l'intérieur, trop-plein de « choses » possibles, en quelque sorte excès de « *Bejahung* » : d'où à nouveau la possibilité d'un excès de vie, excès traumatique. Ce qui par essence déborde la liaison d'Éros, trouve ainsi son pendant dans la possibilité de différenciation indéfinie de la parole, dans la textualisation « folle » du discours.

Dans la psychose, on peut considérer en général qu'il y a défaut de maîtrise du « trauma », insuffisance de la barrière de la répétition symbolique. Tout événement y est donc à la fois tout à fait nouveau et le plus originellement connu, identité et répétition absolues ou différence absolue. Dans les deux cas le sujet ne peut s'en sortir que par la négation. Le plaisir de nier apparaît comme une tentative de réinvestir la pensée, mais l'érotisation de la pensée en tant que telle, c'est l'investissement de ce que la pensée doit à la pulsion de mort. La parole est donc création active de l'absence par l'expulsion, littéralement meurtre de la chose. De ce point de vue la mort de la maîtrise, apparaît comme l'idéal de l'organisation et de la maîtrise du corps propre susceptible de se concrétiser dans l'imaginaire des corps-machines.

Il s'agit de compenser un excès mortel de vie, qui s'oppose à l'avènement du désir, seule structure authentique d'Éros, par la mort de la médiation symbolique.

Ce statut de la médiation dans la psychose détermine certaines modalités de la relation du psychotique au langage. On peut ainsi opposer la parole morte à la parole trop vivante.

– La parole morte, c'est la parole d'une médiation totalement désexualisée qui tue toute émergence de désir, toute différence imprévisible, toute indétermination du sujet ou de l'autre ; soit par un dénombrement point par point, jusqu'au dénombrement anatomique, et par une répétition toujours identiques, à travers les stéréotypies et les variations réglées d'un thème fixé ; soit par une différenciation infinie qui cherche à se saisir de la différence, à épuiser la différence elle-même. On retrouve dans ces modalités cliniques, l'opposition du monde clos et répétitif de la spécularisation absolue et du monde infiniment différent, de l'absence de miroir et d'imaginaire.

– La parole trop vivante, qui est l'envahissement, et remplit la bouche et le corps, c'est la parole qui s'identifie à la chose imperdable et l'impossible écart du corps à lui-même. Parole-corps de la mère, qui étouffe le sujet et peut nécessiter pour s'en

échapper un changement répété de langues (« Le schizo et les langues »).

Finalement la parole est écartelée entre l'excès de vie du trauma et l'excès de mort de la maîtrise.

Pour conclure, rappelons que tout écart des voies du *Lust-Ich* aboutit dans la psychose à l'investissement (dans la phase de reconstruction) des procès de la constitution du moi : le sujet se confond alors avec ces procès, comme plaisir de nier, plaisir du partage, plaisir des « limites », procès sans objet ou procès objet. La menace qui pèse sur le *Lust-Ich*, c'est que le « mauvais » ne soit pas sûrement expulsable et qu'il puisse faire retour.

Par ailleurs si la structure la plus spécifique d'Éros, c'est le fantasme, le fantasme est la seule résistance à ce que l'on peut penser comme pulsion de mort. Le négativisme est alors à envisager comme l'investissement de la négation du fantasme, qui est aussi l'investissement du pur inter-dit inhérent au fantasme.

Cela ne veut pas dire que le plaisir de la négation se présente toujours sous une forme négative. Au contraire le plus souvent, il s'agit de l'investissement de ce qui se situe à l'intérieur du cercle de la négation. Dans ce cas, quand la négation refoule ses propres contours, en tant qu'ils signifient le plaisir, celui-ci ne peut finalement trouver refuge que dans le « style ».